

UN EXAMEN de conscience

Ari Shavit

Ari Shavit, éditorialiste au journal

Haaretz.

Ari Shavit était un partisan enthousiaste du plan de « désengagement » de Gaza qui a conduit au retrait de l'armée israélienne et à l'expulsion de tous les citoyens juifs de cette région. Au cœur même de la dernière guerre, il a publié une série d'articles marquants, en forme d'examen critique des erreurs d'appréciation qui ont conduit, selon lui, au résultat problématique de la deuxième guerre du Liban. Nous en proposons trois significatifs.

Le premier article se présente sous la forme du rapport imaginaire d'une hypothétique commission d'enquête qui aboutit à la conclusion que les retraits israéliens unilatéraux du Liban et de Gaza ont mené à l'actuelle situation de violence. Ari Shavit y renie les positions qu'il avait précédemment soutenues avec tant d'ardeur. Le deuxième article développe une analyse bien plus approfondie des causes politiques nationales et internationales qui ont obscurci la claire conscience de la réalité. Le troisième article tente de comprendre la crise idéologique et morale qui a conduit à l'affaiblissement d'Israël.

Ces articles ont été écrits avant le cessez-le-feu. Ils n'en sont que plus forts.

Rapport de la commission d'enquête sur la guerre de 2006

Haaretz Magazine, 21 juillet 2006

On rappellera que la Commission Barak a été créée en septembre 2006, juste après qu'Aharon Barak ait pris sa retraite de président de la Cour Suprême, à par-

tir du moment où l'ampleur des fautes commises dans la politique de sécurité en 2006 est devenue évidente. Le mandat de la commission n'était pas limité. La quantité de travail que la commission a dû assumer a été immense. Comme on le sait, la méthode d'Aharon Barak exige que tous les sujets fassent l'objet d'une enquête. Cependant, dès cette première phase, la commission ressent la nécessité de présenter les principales conclusions préliminaires aux citoyens du pays. Les membres de la commission sont convaincus que dans la mesure où la situation sur la frontière nord n'a pas encore été complètement stabilisée, la communication des défaillances conceptuelles et organisationnelles qui nous ont conduits à cette situation est essentielle.

La commission souhaite féliciter d'emblée le premier ministre pour le sang-froid qu'il a montré pendant les affrontements dans le nord, les Forces de Défense d'Israël pour leur capacité de se ressaisir et pour les résultats impressionnants obtenus vers la fin des combats, et enfin les citoyens israéliens, dont la ténacité a permis à Israël de relever le défi de l'ennemi et de lui infliger une défaite. Cependant, la commission constate que les dommages causés à Israël par la guerre de 2006 sont profonds, et qu'il est exposé à des risques d'une portée considérable, dans la durée.

Le fait qu'Israël soit désormais un pays auquel une petite organisation terroriste a pu porter des coups effectifs dans une guerre conventionnelle, annonce que la prochaine guerre conventionnelle est imminente, et qu'elle risque d'être beaucoup plus grave que celle que nous connaissons. Le fait qu'il soit avéré qu'Israël est un pays qui ne dispose d'aucune réponse véritable aux armes à tir tendu fait de telles armes une menace stratégique cruciale, qui jette une ombre sur l'avenir du pays. Le fait qu'environ 2 millions d'Israéliens aient vécu dans la terreur pendant l'été, ou aient été contraints de se transformer en réfugiés volontaires dans leur propre pays, a fissuré, l'image d'Israël en tant que refuge sûr pour les Juifs, à ses yeux comme à l'extérieur.

Durant l'été 2006, avant d'écraser le Hezbollah, Israël a été humilié. Au Moyen-Orient, les conséquences de l'humiliation ne sont pas seulement émotives mais stratégiques. Quand l'océan grouille de requins, le dauphin ne doit pas saigner ou dévoiler ses faiblesses. Il y a quelques mois, l'offensive du Hezbollah a répandu le sang du dauphin israélien et mis en évidence ses déficiences. Cette effusion de sang et ces carences nous hanteront dans les années à venir, et elles inciteront diverses espèces de requins à nous attaquer sans répit. De ce fait, bien que les opérations de l'armée au Liban aient été en fin de compte couronnées de succès, la commission ne peut pas faire autrement que déclarer que les événements de l'été passé constituent indiscutablement des fautes.

A la base des erreurs commises en 1973 il y avait une doctrine politique du statu quo. On croyait sans raison que la puissance d'Israël lui permettait d'ignorer son environnement et de décider à sa guise de son destin. En revanche, les erreurs de 2006 découlaient de la doctrine politique de l'unilatéralisme. On croyait sans raison que la puissance d'Israël lui permettait d'ignorer son environnement et de décider à sa guise de son destin.

Apparemment, la faute de 2006 était à l'opposé de la faute de 1973, puisqu'elle venait d'une foi aveugle dans l'évacuation et non pas d'une foi aveugle dans l'occupation. Malgré tout, l'erreur de 2006 découlait d'une attitude présomptueuse semblable en fait à celle de 1973. Dans ce cas aussi, un sentiment de puissance excessif a conduit à ignorer des éléments fondamentaux du conflit. Dans ce cas aussi, la cécité politique a conduit Israël à prendre des mesures précipitées dont les implications n'ont pas été pesées et dont les conséquences n'ont pas été prévues.

Les données qui ont été présentées à la commission prouvent sans équivoque que le conflit israélo-palestinien est régi par une loi de la nature rigide : tout retrait israélien provoque dans son sillage une éruption de violence. C'était le cas en 1994, en 1996 et encore en 2000. Il aurait donc du être clair, dès le début, que le retrait unilatéral israélien de Gaza allait amener, dans son sillage, le déclenchement d'une guerre. Il y avait là un cercle vicieux qui était en fait prévisible : le retrait unilatéral du Liban a mené à l'Intifada Al-Aqsa, qui a mené au retrait unilatéral de Gaza, qui a mené à la ruine de l'accord qui avait été établi à la suite du retrait unilatéral du Liban.

La commission n'est pas ici pour déterminer si le désengagement était justifié ou pas. C'est une question morale et idéologique. Cependant, la commission affirme sans équivoque que ceux qui ont préconisé et mis en œuvre le désengagement auraient du se rendre compte qu'il aboutirait à la relance des hostilités, sur une large échelle. Le fait que les dirigeants du pays n'étaient pas conscients des conséquences inévitables de l'action unilatérale qu'ils avaient lancée, leur fait porter la responsabilité globale des erreurs contenues dans les principes politiques de 2006.

Les fautes de 1973 étaient aussi le produit de concepts militaires erronés, l'hypothèse méprisante que la supériorité aérienne d'Israël et sa prééminence dans l'arme blindée lui donnaient la possibilité d'écraser tout adversaire et d'anéantir toute menace en peu de temps, sans véritable difficulté.

Les fautes de 2006 étaient aussi le produit de concepts militaires erronés, l'hypothèse méprisante que la supériorité aérienne d'Israël et sa prééminence dans les armes intelligentes lui donnaient la possibilité d'écraser tout adversaire et d'anéantir toute menace en peu de temps, sans véritable difficulté.

Dans la guerre de Yom Kippour, l'échec était dû à l'incapacité de comprendre que les missiles Sam-2, Sam-3 et Sagger frappaient Israël à son talon d'Achille et neutralisaient en grande partie ses points forts. Dans la guerre de 2006, la surprise était due à l'incapacité de comprendre que les Katiouchas, les roquettes Kassam, les fusées Al-Fajr et les missiles Zelzal frappaient Israël à son talon d'Achille et ouvraient un champ de bataille parallèle qui a en grande partie neutralisé les facteurs de sa puissance.

En 2006 comme en 1973, la catastrophe était imminente. La menace potentielle était connue mais pas intégrée. Ainsi, à la suite du retrait unilatéral de Gaza, il s'est avéré que les hautes sphères de la défense n'avait pas formulé une doctrine de sécurité en réponse au défi des Kassam. En revanche, l'armée bleue s'en remettait à une foi magique et dangereuse dans l'omnipotence de l'Armée de l'Air et dans les prodiges des armes intelligentes.

En conséquence, une stratégie militaire erronée s'est imposée, exclusivement basée sur les opérations aériennes.

L'espoir d'obtenir une victoire élégante sans aller au contact était un faux espoir qui négligeait avec légèreté l'expérience accumulée au Kosovo, en Afghanistan et même dans la guerre du Golfe. Selon la commission, la faillite de la dissuasion après le désengagement provient en partie de la doctrine militaire erronée de 2006. Cette conception inexacte implique également la mise en cause de la rigidité des structures de l'armée, qui doivent être immédiatement adaptées, avant qu'une nouvelle surprise stratégique beaucoup plus sérieuse ne nous soit infligée.

En 1973, il y avait eu une carence du renseignement. Il en a été de même en 2006. Pour dire vrai, les services de renseignement avaient révélé depuis des années que le Hezbollah possédait une panoplie offensive d'environ 12 000 fusées. Les services de renseignement avaient également prévenu que le Hezbollah s'efforcerait d'enlever des soldats. Cependant, ils n'avaient pas anticipé le déclenchement d'une guerre en 2006. Ils n'avaient pas mis en garde les citoyens israéliens contre ce qui allait se produire.

Les services de renseignement n'avaient pas évalué correctement les dangers inhérents au Hezbollah. Ils n'ont pas alerté la marine sur les missiles qui ont été tirés sur ses navires. Ils n'ont pas non plus informé les résidents du centre du pays qu'ils étaient à portée des armes de Nasrallah.

Mais par-dessus tout, les services de renseignement n'ont pas réussi à pénétrer assez le Hezbollah pour que l'armée puisse faire pleinement jouer ses forces contre l'organisation. L'énorme supériorité de l'armée israélienne en matière de puissance de feu n'a pas pu s'exprimer contre le Hezbollah dans la première phase de la campagne, parce que les services de renseignement

n'avaient pas fourni à l'Armée de l'Air et à l'artillerie un nombre suffisant de cibles du Hezbollah, précises et d'importance. En leur absence, l'armée ressemblait à un géant essayant vainement d'écraser un moustique.

L'échelon politique était donc dans le pétrin. Il n'avait pas de mandat politique pour faire ce que l'armée savait faire : faire voler le Liban en éclats. Il avait par contre un mandat pour faire ce que l'armée ne savait pas comment faire : défaire complètement le Hezbollah. L'échec multidimensionnel du renseignement vis-à-vis de Hezbollah doit être ajouté à ses échecs en Libye et en Irak. Cela rend nécessaire une restructuration complète du monde israélien du renseignement.

Les erreurs de 1973 trouvent leur origine en août 1970, quand Israël, épuisé par la Guerre d'usure, a fait preuve de retenue au moment où l'Égypte a déployé ses missiles antiaériens à proximité du canal de Suez, en violation des dispositions du cessez-le-feu. Sans aucun doute, les erreurs de 2006 trouvent leur origine longtemps avant le début des tirs, quand Israël a permis, au début du nouveau siècle, la croissance de l'abcès cancéreux que constituait Nasrallah sur sa frontière nord.

La faute consistant à admettre le déplacement des missiles égyptiens dans les années 70 et la faute consistant à tolérer le déploiement des fusées du Hezbollah au 21^e siècle sont remarquablement similaires. Dans les deux cas la lassitude de la société israélienne a incité ses dirigeants à ignorer un danger manifeste, parce que traiter ce danger aurait nécessité un effort national important. Cependant, dans les deux cas, en dernière analyse, l'effort national qui a été indispensable pour résoudre le problème après qu'il ait atteint un stade critique était beaucoup plus grand que si le problème avait été traité d'emblée. La leçon est claire : au Moyen-Orient la méthode de l'autruche ne fonctionne pas.

Le refoulement et le déni ont des conséquences intolérables. Par conséquent, dans la bande de Gaza, le problème des armes à tir tendu doit être résolu aujourd'hui et pas remis à après-demain. Par conséquent les problèmes soulevés par un retrait de Cisjordanie doivent être résolus avant le retrait, et non pas après.

Même après l'ère de Nasrallah, le défi qu'il nous a posé restera identique.

Nasrallah a sans doute posé de grands défis à l'attitude des israéliens dans cette période. Il connaissait bien Israël et il avait identifié ses points faibles avec pertinence. Il est vrai que le cheik a aussi donné dans la vantardise et qu'il a fait une erreur de calcul quand il a lancé l'offensive de juillet. Mais il est doué d'un certain type de génie militaire post-moderne qui lui donne la capacité de tirer le maximum à partir de ressources limitées. Une armée disciplinée de guérilleros, invisible et utilisant des armes contrôlées à distance, est l'armée du futur. Avec cette armée, Nasrallah a conduit une bataille dont le scénario mérite d'être étudié. Sa thèse selon laquelle Israël est une société comparable à une toile d'araignée doit être analysée.

Apparemment, les événements de l'été démentent la thèse de la toile d'araignée. Comme elle l'avait fait en 2002, la population israélienne a démontré sa détermination en 2006. Les combattants israéliens ont fait preuve de finesse et d'ingéniosité. Israël a terminé la campagne en ayant pris le dessus. Cependant, ces résultats ne peuvent pas masquer le fait qu'à certains moments et dans certains domaines Israël, une démocratie combattante, a dévoilé des points faibles. Le retard dans le lancement des opérations au sol venait de la crainte de mettre à l'épreuve les forces terrestres.

Les semaines que les citoyens d'Israël ont passé assis dans les abris afin de protéger les vies des soldats d'Israël ont mis en évidence une anomalie fondamentale. Dans tout le Moyen-Orient, l'impression prévalait que la société civile en Israël n'était pas préparée, ni mentalement ni moralement à prendre des mesures militaires difficiles mais nécessaires.

Le fait qu'en définitive, la société et l'armée aient trouvé en elles-mêmes des forces intérieures comme lors de l'opération Bouclier Défensif, a été une surprise pour Nasrallah et causé sa perte. Cependant, certains des points d'interrogation qu'il a soulevés restent toujours en suspens.

La guerre de 2006 n'a pas ressemblé à la guerre de 1973 par son intensité, son échelle ou par les pertes humaines qu'elle a causé. Elle n'a pas mis en danger l'existence d'Israël et n'a pas infligé au pays un désastre. Cependant, la guerre de 2006 a provoqué un choc sévère sur le front intérieur, comme nous n'en n'avons pas connu depuis 1973.

La guerre de 2006 a laissé derrière elle une série de précédents qui sont également préoccupants. C'est précisément parce que la guerre n'a pas été menée contre un État souverain mais contre une organisation sub-étatique, que ses séquelles pourraient être sérieuses.

En conséquence, il faut voir cette guerre comme une sorte de panneau d'avertissement géant.

Contrairement à la Commission Agranat après la guerre de 1973, la Commission Barak ne juge pas nécessaire après la guerre de 2006 de prendre des mesures contre des personnalités notables de la classe dirigeante israélienne. Cependant, dès cette première étape, avant que le rapport définitif ne soit soumis au gouvernement, la commission recommande que des conclusions soient tirées dans les domaines politiques et de la doctrine stratégique, pour empêcher la répétition du modèle de retrait unilatéral, neutraliser la menace des armes à tir tendu et reconstituer les capacités dissuasives d'Israël.

C'est seulement à ces conditions qu'il sera possible d'assurer la sécurité et la pérennité d'Israël dans le long terme.

(Copyright Haaretz)

L'échec d'un système

Ha'aretz, 4 août 2006

Depuis la guerre de Six-Jours en 1967, Israël n'a plus gagné une guerre. Cependant, dans toutes les guerres de la dernière génération, Israël n'a été jamais été défait non plus. La guerre de Yom Kippur s'est muée, de quasi-défaite, en quasi-victoire quand les Forces de Défense d'Israël (IDF) ont traversé le canal de Suez au sud et menacé Damas au nord. La guerre du Liban a été confuse et compliquée mais elle a néanmoins abouti à l'expulsion de Yasser Arafat de Beyrouth et au démantèlement de l'OLP, le sous-état qu'il avait édifié. La première intifada s'est estompée avant d'épuiser Israël, et elle a évolué vers le processus de paix d'Oslo. La deuxième intifada a été contenue avant d'épuiser Israël et a évolué vers le désengagement.

De sorte qu'au cours de quatre campagnes différentes, auxquelles nous pourrions ajouter la Guerre d'usure et les guerres du Golfe, Israël a abouti à un équilibre d'un genre ou d'un autre, qui sans être concluant permettait de connaître une certaine stabilité jusqu'à la campagne suivante. La deuxième guerre du Liban est donc différente de toutes ses devancières. Dans la deuxième guerre du Liban, il y a un risque qu'Israël connaisse la défaite. Si l'opération terrestre à grande échelle qu'Éhoud Olmert a lancée très tard tourne mal, la réalité à laquelle nous risquons d'être exposés quand nos yeux s'ouvriront, après la guerre, sera peut-être celle d'une première défaite israélienne.

Une défaite n'est pas un holocauste. Ce n'est pas la fin. Les Français ont été défaits en Indochine et ils ont survécu, les Américains ont été défaits au Vietnam et ils ont prospéré. L'Égypte a été défaite en 1967, en a tiré des conclusions, et était de nouveau sur pied autour de 1970 et certainement en 1973.

Cependant, pour empêcher une défaite israélienne même ponctuelle, nous devons caractériser la situation avec précision. La tentative de donner l'illusion d'une fausse victoire ne sert pas les objectifs de la nation, ni l'existence nationale d'Israël. Au contraire, elle endort la nation et l'empêche de mobiliser toutes ses ressources pour faire face aux servitudes de son destin. Si Israël veut vivre, il ne peut pas continuer à subir l'emprise des réseaux insignifiants d'une hiérarchie militaire dotée d'un puissant service de relations publiques. Il doit s'affranchir de la réalité virtuelle composée par des canaux qui entretiennent la fibre patriotique et voir les choses comme elles sont. La réalité est pénible, très pénible. Très pénible, mais pas désespérée.

Pour commencer, il faut identifier le problème le plus urgent : Israël a échoué dans les trois premières étapes de la guerre de 2006. L'offensive aérienne a échoué, l'offensive terrestre limitée a échoué, et la période d'hésitation et de confusion qui a suivi l'épisode de Bint Jbail constitue un échec. Israël a donné

le spectacle d'un pays sans défense face à une organisation terroriste sub-étatique qui l'a battu à plusieurs reprises, sans essayer lui-même la défaite.

Israël est un pays entouré d'ennemis réels et potentiels. La force de ces ennemis est beaucoup plus grande que celle du Hezbollah. Si Israël est incapable de défendre sa souveraineté et ses citoyens contre le Hezbollah après trois longues semaines d'affrontements, il donne l'impression d'un pays vulnérable. Cette impression est complètement erronée. Au fond, Israël est un pays fort. Au Moyen-Orient, cependant, l'image de la faiblesse équivaut à la défaite. La signification d'une telle défaite, c'est une guerre à brève échéance. Une guerre qui sera plus dure et plus terrible que la guerre actuelle. La tentative de dernière minute de renverser la situation et de remporter une victoire tardive, au prix de nombreuses vies humaines, est donc correcte et justifiée. Plus précisément, ceux qui veulent la vie, la stabilité et peut-être même la paix doivent être prêts à payer le prix terrible qu'il faut payer pour que la deuxième guerre du Liban ne s'achève pas sur une défaite israélienne.

Ensuite, il faut identifier les causes directes de la crise en cours. Pourquoi cela nous est-il arrivé ? Pourquoi l'été de la coupe du monde football est-il devenu l'été d'une guerre indéfinie ? Pourquoi Israël a-t-il chuté verticalement, d'une situation d'hédonisme économique sans bornes à une situation d'impuissance militaire ?

La guerre de Yom Kippour est inscrite dans la conscience israélienne comme une bétise. La deuxième guerre du Liban sera inscrite dans la conscience israélienne comme un échec. Même si en fin de compte Nasrallah est vaincu, d'une façon ou d'une autre, la guerre de 2006 a mis à jour un échec systémique d'Israël en 2006. Pour que cela ne transforme pas en un effondrement systémique, il faut procéder à un diagnostic correct dès maintenant, alors qu'Israël envoie ses fils combattre pour son avenir sur les champs de bataille du nord.

La classe politique a échoué. Elle a échoué parce qu'elle s'est fiée au dogme simpliste du retrait unilatéral sans comprendre ses dangers inhérents. Elle a échoué parce qu'elle n'a pas imposé une dissuasion israélienne écrasante face à l'offensive des roquettes Kassam, dans le sud, après le retrait unilatéral. Elle a échoué parce qu'elle est entrée en guerre à la hâte, sans anticiper correctement le cours de la guerre ni définir correctement ses buts. Elle a échoué parce qu'elle était sous l'emprise des responsables de la défense, qui étaient incapables d'entendre la critique, de faire preuve de retenue et de dresser des bilans. Elle a échoué parce qu'elle a mené Israël dans un champ de bataille piégé où nous devons gagner même s'il est impossible à gagner.

La hiérarchie militaire a échoué. Elle a échoué parce qu'elle a imaginé que l'Armée de l'Air et ses armes intelligentes étaient une réponse aux problèmes

fondamentaux de la sécurité d'Israël. Elle a échoué parce qu'elle a promis de gagner des guerres conventionnelles sans « du sang, de la sueur et des larmes ». Elle a échoué avec suffisance. Elle a échoué avec arrogance. Elle a échoué parce qu'elle n'a pas adopté dans les combats une posture appropriée ni instillé un esprit de ténacité. Elle a échoué parce qu'elle a investi la plupart de ses ressources dans la gestion de l'occupation d'une part et dans la préparation du désengagement de l'autre, sans déployer judicieusement ses moyens en vue d'une guerre à proprement parler.

Les élites israéliennes ont échoué. Les capitalistes, les médias et les universitaires du 21^e siècle échoué, c'est-à-dire qu'ils ont aveuglé Israël par leur brillant et l'ont privé de son génie propre. Leurs illusions récurrentes sur la réalité historique de l'existence de l'État juif a conduit Israël à rechercher sa voie non sans médiocrité et à s'égarer. Leurs attaques incessantes, directes et indirectes, contre le nationalisme, contre le militarisme, et contre l'histoire du sionisme, ont gangréné de l'intérieur le cœur du mode de vie israélien et lui ont fait perdre sa vitalité. Tandis que la majorité des citoyens israéliens faisait preuve de sérieux, de détermination et de résistance dans toutes les épreuves auxquelles ils étaient soumis dans la dernière décennie, les élites décevaient. Elles ont légué à la jeunesse israélienne des valeurs polluées, qui les empêchent de prendre des initiatives même quand il faut indiscutablement en prendre. Un pays dans lequel il n'y a pas d'égalité, de justice, ni de foi dans la justesse de la voie qu'il emprunte, est un pays pour lequel personne ne prendra d'initiatives. Et, dans le Moyen-Orient du 21^e siècle, un État où une grande partie de la jeunesse n'est pas prête à tuer et à être tuée, est un État dont les jours sont comptés. Un État qui n'est pas viable.

Ainsi, le défi des derniers jours de la guerre et de la période qui viendra immédiatement après, est de faire qu'Israël redevienne un État viable. Pour cela, toutes les questions fondamentales doivent être posées. Pour cela, il faudra procéder à une révision complète non seulement des méthodes de fonctionnement du gouvernement, de l'armée et de la classe dirigeante mais aussi des règles qui régissent tout les aspects de notre mode de vie. Il doit y avoir des discussions et des débats, des éclaircissements et des clarifications. La condition du citoyen israélien doit être définie, et les obligations de cette condition doivent être bien comprises.

Israël est l'État du peuple juif. Israël est un pays libre.

Parce qu'il s'agit à la fois d'un État juif et d'un pays libre, le fanatisme islamique cherche à détruire Israël. Depuis la révolution de Khomeiny en Iran en 1979, le fanatisme musulman est sur une pente ascendante. La menace qui pèse sur Israël est donc concrète et non pas abstraite. Existentielle et non pas territoriale.

Le défi qu'il faut relever, c'est comment organiser un mode de vie qui préserve notre identité et défende notre liberté contre le tsunami qui veut les engloutir.

Pendant environ un demi siècle, entre le milieu des années 30 et le milieu des années 80, Israël a été en mesure de le faire, face au nationalisme arabe laïc.

A sa naissance et dans les premiers temps de son existence, Israël pouvait ajuster ses valeurs, ses structures internes et ses forces militaires pour relever le défi existentiel qu'il rencontrait. L'équilibre avait été trouvé entre l'appartenance culturelle à l'Occident et les exigences de la vie en Orient. L'équilibre avait été trouvé entre la liberté et la mobilisation, entre l'amour de la vie et la préparation à la mort. Presque miraculeusement, Israël réussissait à tracer son chemin entre les contradictions internes de son existence, et il faisait même de ces contradictions une source de sa force. C'est justement parce qu'il était conscient de sa fragilité et de ses faiblesses singulières qu'Israël pouvait développer une existence nationale pleine de vie et productive qui était garantie par une sécurité nationale puissante et dissuasive.

Dans les 20 dernières années, cet équilibre a été rompu. Le changement de la donne politique (1977), la guerre du Liban, les implantations, la privatisation, les Intifada et le post-sionisme, ont désorganisé le vieil ordre israélien. Un nouvel ordre ne l'a pas remplacé. Une nouvelle histoire israélienne n'a pas été écrite. Une philosophie contemporaine capable de jeter un pont par dessus la terrible faille entre le monde israélien et l'environnement au sein duquel Israël se trouve n'est pas apparue. La nouvelle élite du capital, qui a remplacé l'ancienne élite du service public, n'est pas productrice de valeur, mais exploiteuse. Elle ne voit pas l'intérêt général mais l'intérêt personnel et l'intérêt de classe. Une deuxième république israélienne n'a pas été fondée pour prendre la suite de la république austère et déterminée, sur la défensive, qui existait jusqu'au milieu des années 80. Elle a bâti en lieu et place un système de marché libre qui n'est pas encadré par une vision pertinente déterminée par l'État. Elle a fabriqué un régime de capitalisme effréné et d'individualisme extrême qui a aboli tout sentiment de solidarité et affaiblit la sensibilité à la cause de la nation. Elle a promis la paix et encore la paix, transformant une promesse de la paix sans consistance en dogme. Elle a transformé Israël en un navire de tous les plaisirs, dont les capitaines ivres d'arrogance et les propriétaires drogués par la corruption ne comprennent rigoureusement rien à la grande tempête qui menace.

Nous sommes à présent en pleine tempête. La deuxième guerre du Liban fait parfois penser à un retour du passé, mais c'est en réalité un aperçu de l'avenir. Un Cuba iranien s'est établi à notre frontière nord. Si le Cuba iranien n'est pas désarmé, il nous menacera continuellement, de façon intolérable. Cependant, notre effort actuel pour désarmer le Cuba iranien ressemble de plus en plus au fiasco de la Baie des Cochons.

Nous devons donc supposer que ce que nous vivons maintenant n'est que la première campagne d'une confrontation qui en comprendra une seconde et peut-être une troisième. Le sujet à l'ordre du jour, ce n'est pas le sort des soldats enlevés. C'est la tentative de l'Iran de mettre un terme à l'hégémonie stratégique d'Israël dans la région. C'est la tentative du puissant État iranien de bouter l'Occident hors du Moyen-Orient en sapant les bases d'Israël.

Si c'est bien le cas, la deuxième guerre du Liban ressemblerait à la guerre d'Espagne dans les années 30 qui a précédé le conflit mondial et servi de banc d'essai. Il faut comprendre que la question que la deuxième guerre du Liban laisse ouverte, c'est de savoir si nous sommes la Tchécoslovaquie, qui s'est effondrée face au mal absolu, ou si nous sommes la Grande-Bretagne, qui après une période très difficile a pu faire face au mal, et renverser la situation contre lui. D'une façon ou d'une autre, la deuxième guerre du Liban ne sera pas vraiment finie. Le calme précaire qui régnera au moment de son achèvement ne sera qu'un sursis. Les résultats de la confrontation qui suivra la fin de la période de sursis dépendront de la partie qui saura exploiter les années à venir à son avantage. La partie qui comprendra leur importance fatidique et en fera une utilisation intelligente sera prête à l'heure de vérité qui ne manquera pas d'arriver.

Cet été Hassan Nasrallah nous a lancé un défi de la façon la plus tranchante.

Utilisant une armée de croyants, petite, disciplinée et déterminée, il nous a asséné un discours provoquant en affirmant que notre démocratie est pourrie. Que notre hédonisme provoque la dégénérescence. Que notre décadence est incurable. Il n'y a aucun espoir, a dit Nasrallah, aucun espoir pour une société libre qui aime la vie dans un Moyen-Orient fanatique.

Le défi est désormais devant nous. Israël est un pays aux apparences trompeuses. Quand il se rend compte de ses insuffisances essentielles, il est capable de les surmonter et de se transformer en un pays puissant. Quand il pense que sa force et sa suprématie sont acquises, il s'affaiblit et prend une correction. C'est donc précisément aujourd'hui, évidemment en raison du choc sévère qui nous a frappés dans la guerre où nous avons commis le péché d'arrogance, qu'il ne tient qu'à nous de sortir de la débâcle, de nous secouer, et de mobiliser au plus profond de nous-mêmes nos ressources cachées. Pour y parvenir, nous devons jeter un regard impitoyable sur nous-mêmes et sur notre destin.

Ce qui signifie que le débat sur la condition du citoyen israélien et sur ses obligations doit commencer immédiatement. Sans s'attarder, ce bref article a évoqué en préliminaire un certain nombre d'idées. Les débats tranchants de l'après-guerre devront en faire surgir beaucoup d'autres, complémentaires ou contradictoires. L'idée d'un ordre du jour civil et d'une instance de décision civile est-elle correcte ou fautive ? La mise en cause du militarisme et du masochisme

israéliens est-elle justifiée ou dangereuse ? La position sur l'occupation et sur le plan de convergence doit-elle être reconsidérée ? Est-ce l'occupation qui a causé la baisse de régime de l'armée ou bien est-ce l'hédonisme qui règne à Tel Aviv ? Faut-il désormais avoir une attitude différente avec les habitants des implantations, parce qu'ils demeurent une source d'énergie et de vitalité nationale ? D'autre part, faut-il adopter l'approche militante d'un Israël laïc qui permettrait aux jeunes israéliens de défendre leur monde de liberté et de plaisir contre les fanatiques musulmans ? Y a-t-il une voie diplomatique pour stopper la menace iranienne, peut-être au moyen d'un traité de paix avec la Syrie ?

Dans les semaines à venir Ha'aretz a l'intention de livrer au débat toutes ces questions, et beaucoup d'autres, à titre de contribution aux échanges conceptuels intensifs qu'il organisera dans ses colonnes.

(Copyright Haaretz)

Un état d'esprit véritablement dément

Ha'aretz, 11 Août 2006

En ce pénible été de l'année 2006, l'État d'Israël est plongé dans la stupéfaction : ils nous ont surpris. Ils nous ont considérablement surpris. Ils nous ont surpris avec les Katiouchas, ils nous ont surpris avec les fusées Al-Fajr, ils nous ont surpris avec les missiles de Zelzal. Ils nous ont surpris avec les missiles antichars. Et ils nous ont surpris par la compétence opérationnelle de leurs brigades antichar. Ils nous ont surpris avec leurs bunkers et leurs camouflages. Ils nous ont surpris avec leur commandement et leur renseignement. Ils nous ont surpris par leur stratégie, leur capacité de combat et leur moral au combat. Ils nous ont surpris par la puissance étonnante que peut avoir une petite armée vouée à la mort, dont la technologie est modeste mais la motivation religieuse élevée.

Cependant, en cet été 2006, nous avons été surpris par notre propre faiblesse plus encore que par la force du Hezbollah. Nous avons été surpris par nous-mêmes. Nous avons été surpris par le faible niveau de la direction du pays. Nous avons été surpris par un cafouillage stratégique scandaleux. Nous avons été surpris par le manque de vision, le manque de créativité et le manque de détermination du commandement militaire supérieur. Nous avons été surpris par un service de renseignement défaillant, une logistique illusoire et une impréparation choquante à la guerre. Nous avons été surpris par le fait que la machine de guerre israélienne n'est plus ce qu'elle était. Ce que nous révérons s'était dégradé.

Généralement on ne doit pas se livrer à une enquête approfondie sur les déboires d'une période de guerre au cours de la guerre. Cependant, à la fin de l'année la plus pénible pour les forces de défense israéliennes depuis la naissance de l'État d'Israël, le gouvernement israélien ne tire aucune conclusion. Il ne

réorganise pas le système, il ne donne aucune preuve d'un effort d'apprentissage, et il ne donne pas l'impression de modifier son attitude. Au contraire : il ajoute encore une couche de démente à la précédente. Sa lenteur à réagir est hasardeuse. Sa prudence est une recette pour le désastre. Sa volonté d'empêcher un carnage multiplie les carnages. C'est pour cela qu'à présent, au moment où les forces se déplacent vers le Sud Liban, on ne peut pas éluder la question de ce qui ne va pas. C'est à cette condition qu'Israël pourra remporter une victoire de dernière minute, que les troupes pourront réaliser leurs objectifs et que les soldats pourront rentrer à la maison sans encombre. C'est pour cela que nous nous trouvons aujourd'hui dans l'obligation de demander : que nous est-il arrivé, dans quelle galère sommes-nous ?

Il s'est produit quelque chose de simple : nous avons été drogués par le politiquement correct. Le poison du politiquement correct a investi le discours israélien, et dans la génération précédente, la conscience des Israéliens a totalement divorcé de la réalité israélienne. Elle n'a pas disposé des outils nécessaires pour affronter la réalité d'un conflit existentiel. Elle n'a pas disposé des outils nécessaires pour affronter un conflit inter-religieux et interculturel. C'est pourquoi elle s'est entièrement centrée sur la question palestinienne. Elle a fait l'hypothèse sans fondement que l'occupation est la source de mal. Elle a supposé que c'est l'occupation qui a empêché la paix, causé les troubles et perpétué l'instabilité.

En même temps, le politiquement correct portait de l'idée que la force d'Israël était une donnée. Qu'Israël était outrageusement fort. Par conséquent, le politiquement correct méprisait tout effort visant à fonder et à consolider la puissance israélienne. Le budget de la défense a été réduit, les valeurs du volontariat ont été raillées, les concepts d'héroïsme et de courage sont devenus abjects. Depuis que les Forces de Défense d'Israël ont été qualifiées d'armée d'occupation – plutôt qu'une armée de défense des féministes, des homos et des lesbiennes contre le fanatisme régnant au Moyen-Orient – on a fait des réserves à son sujet, on l'a repoussée et divorcé d'elle. Après tout, dans l'univers spirituel du politiquement correct, la puissance et l'armée sont des expressions dégoûtantes.

Toute idée de nation a été rejetée en raison de l'inviolabilité de la sphère privée. Tout comportement coopératif a été banni au profit de l'individualisme. La puissance a été identifiée au fascisme. La virilité a été publiquement condamnée. La poursuite de la justice absolue a été mélangée à la poursuite du plaisir absolu et le discours dominant s'est inspiré d'une idéologie engagée et militante fondée sur la revendication et le bien-être.

Il s'est produit une autre chose : nous avons été empoisonnés par une illusion de normalité. L'État d'Israël est fondamentalement un État anormal. Tout

simplement parce que c'est un État juif dans une région arabe, parce que c'est un pays occidental dans une région musulmane, et parce que c'est un État démocratique dans une région de fanatisme et de despotisme : Israël connaît une tension perpétuelle avec son environnement. En raison de la situation dans laquelle il se trouve, Israël ne peut pas vivre une vie européenne normale. D'autre part, en raison de ses valeurs et de son organisation en termes d'identité, d'économie et de culture, Israël ne peut pas éviter d'être une partie intégrante de la normalité européenne.

Par conséquent, Israël vit perpétuellement dans une situation de contradiction. Pour résoudre cette contradiction ne faut-il pas créer une anormalité positive, à la fois idéologique et morale qui fournirait une réponse à l'anormalité négative dans laquelle Israël se trouve ? Il n'y a pas d'autre voie : Israël doit préparer une enveloppe de protection qui défendra son environnement interne contre l'environnement externe qui l'enserme. Vivre dans la défiance de son l'environnement est une part essentielle de l'existence israélienne.

Pendant, dans la génération précédente, cette cruelle lucidité s'est dissipée, l'illusion s'est répandue que nous avons surmonté nos problèmes, que nous étions parvenus à un état de tranquillité, et que nous pouvions vivre là où nous sommes, comme n'importe quelle autre nation. Cette illusion a mené à une situation où l'anormalité positive israélienne s'est graduellement brouillée, et les énergies vouées à entretenir le bouclier défensif qui isole Israël de la région et le protège contre cette région, ont été drastiquement réduites. La faiblesse a prédominé. Notre volonté s'est affaiblie. Le mirage a tellement enivré les Israéliens qu'ils n'ont pas pris la peine de le consolider avec des fortifications. Par conséquent, les pressions de l'environnement externe ont progressivement augmenté – avec le terrorisme en 2002, les Kassam en 2005, et les Katiouchas en 2006 – jusqu'à ce qu'elles s'introduisent profondément à l'intérieur de l'environnement israélien. C'est ainsi qu'est né un paradoxe : ceux qui voulaient croire qu'Israël pouvait être totalement normal sont ceux qui ont provoqué sa chute dans une situation chaotique d'anormalité totale et d'équilibre rompu.

Le politiquement correct et l'illusion de normalité se sont répandus en premier lieu au sein des élites israéliennes. Les citoyens israéliens sont restés pour la plupart sérieux et forts. Ils ne se sont pas fourvoyés dans la chimère d'un nouveau Moyen-Orient. Ils n'ont pas tourné le dos à l'impératif existentiel, aux comportements de défense, et à l'armée. Même leurs valeurs centrales n'ont pas été détruites. Par conséquent, ils ont résisté de façon impressionnante à l'épreuve du terrorisme en 2001-2003, et à l'épreuve du « feu devant la maison » de 2006. Ils ont démontré un courage presque britannique et ils continuent à le faire.

D'autre part, les élites israéliennes des 20 dernières années se sont totalement affranchies de la réalité. Le capitalisme, les médias et le monde universitaire des années 90 et de la première décennie du 21^e siècle, ont aveuglé Israël et l'ont privé de son caractère. Leurs erreurs répétées sur la réalité historique dans laquelle l'État juif se trouve, ont conduit Israël à faire des erreurs de navigation et à s'égarer. Leurs attaques ininterrompues, directes et indirectes, contre le nationalisme, le militarisme et l'histoire du sionisme ont érodé de l'intérieur la colonne vertébrale de l'existence israélienne, et épuisé son énergie vitale. Alors que la masse des citoyens faisait preuve de sérieux, de détermination et d'énergie, les élites se révélaient décevantes.

Le capitalisme a cultivé une illusion de normalité *ad absurdum*, et établi un régime socio-économique écrasant qui ne correspond pas à la situation historique. Le monde universitaire a entretenu le politiquement correct *ad absurdum* ce qui a conduit à un état d'esprit quelque peu suicidaire dans notre région. Et les médias ont associé les deux et créé une psychologie collective hallucinatoire, qui combine une société de consommation déchainée et une fausse éthique.

Au lieu d'être des élites constructives, les élites de la dernière génération se sont transformées en élites liquidatrices. Chacune dans son secteur, avec sa méthode, a entrepris la démolition de l'entreprise sioniste. Pas à pas, le milieu supérieur de la population a abandonné la cause nationale existentielle. Ces gens ont renoncé au devoir de réserve, ils ont cessé d'envoyer leurs fils dans les unités de combat. Ces gens ont raillé ces officiers qui ont lancé des mises en garde au sujet des retraits unilatéraux. Ils ont raillé ces officiers qui avertissaient que les stocks d'urgence s'épuisaient et que les ennemis devenaient de plus en plus forts. Et ils se sont trompés eux-mêmes et leur entourage en prenant Tel Aviv pour Manhattan. Au fond, pour eux, l'argent c'est tout. Ils ont ainsi transmis aux jeunes Israéliens en héritage des valeurs qui rendent difficile pour eux d'attaquer même lorsque l'attaque est entièrement justifiée. Parce qu'un pays qui souffre d'un manque d'égalité, d'un manque de justice et d'un manque de foi dans la justesse de sa cause, est un pays à qui il est très difficile d'aller à l'attaque. C'est un pays où ceux qui sont disposés à tuer et à être tués sont rares.

Et dans le Moyen-Orient du 21^e siècle, un pays dont les jeunes élites trouvent difficile de tuer et d'être tués pour leur nation, est un pays dont le temps est compté. Un pays qui ne peut pas endurer des épreuves. De sorte que ce qui est maintenant révélé à nos yeux, alors que la fumée des Katiouchas continue à monter des fourrés du Liban, ce n'est pas l'échec de l'armée, mais l'échec des élites qui ont tourné le dos à l'armée. Ce qui émerge maintenant, alors qu'Israël n'est pas en mesure de protéger correctement la vie de ses citoyens, ce n'est pas un problème de commandement ou un problème de tactique, mais un problème qui

se situe au plus profond d'une société que ses élites ont abandonnée. Ce n'est pas le général en chef Udi Adam ou le général de brigade Gal Hirsch qui est le problème, c'est l'état d'esprit israélien. Un état d'esprit qui est depuis trop longtemps un esprit de stupidité. Un état d'esprit véritablement dément.

Habituellement, l'accusation de folie est portée contre les généraux affamés de batailles et les politiciens bellicistes. Cependant, à la fin de cette guerre, l'accusation de folie sera portée contre toute la catégorie des faiseurs d'opinion israéliens et des responsables sociaux qui vivaient dans une bulle et qui ont amené Israël à vivre aussi dans une bulle. L'armée devra mettre sa maison en l'ordre et de la reconstruire, mais la véritable colère sera dirigée contre les élites qui ont échoué. Élites qui ont trahi la confiance d'une nation sage, impressionnante et forte.

Cependant, aujourd'hui, nous sommes en guerre. Les citoyens du Nord sont toujours dans des abris, les soldats d'active et de réserve des armées risquent leurs vies dans une guerre qui n'a pas été correctement planifiée, pas correctement définie et mal conduite. Par conséquent, ce qui est nécessaire maintenant c'est d'agir rapidement, dans des opérations de mouvement, afin de renforcer le moral de ceux qui participent à la bataille. Ce qui est nécessaire c'est d'élaborer immédiatement un nouveau discours adapté à la nouvelle situation. Sans un nouvel état d'esprit et sans un nouveau langage il n'y aura pas de victoire dans le combat. Par conséquent, alors que la guerre fait rage nous devons trouver l'état d'esprit et le langage que nous avons perdu dans les années qui ont précédé la guerre.

Israël a essayé avec toute son âme et toute sa force d'être Athènes. Cependant dans cet endroit, à cette époque, il n'y a pas d'avenir pour Athènes sans Sparte à l'horizon. Il n'y a pas d'espoir pour une société d'amour de la vie qui ne sait pas s'organiser pour faire face à la mort. Par conséquent, après des décennies pendant lesquelles la droite, la gauche et le centre ont pris le pouvoir en Israël pour se l'attribuer et l'exploiter inutilement, on ne peut plus échapper à l'impératif de placer la reconstruction de la puissance israélienne en tête de l'ordre du jour. Nous avons rendez-vous avec notre destin ; un rendez-vous qui est décrété par la réalité de nos vies.

(Copyright Haaretz)